

# INSULA VIRIDIS

## L'ÎLE VERTE *daz Grüne Woerth*

Louis-Adolphe SPACH, « L'Île verte de Strasbourg »

Une publication des *Cahiers de l'Île Verte*, 2010

### L'ÎLE VERTE

**N**ous sommes souvent bien injustes pour tout ce que nous avons sous la main ou inattentifs à ce qui frapperait nos yeux, si nous daignons les lever. Ainsi, ne trouvez-vous pas que le site, créé par l'Ill, qui coupe en deux les remparts et entre dans la ville par les douze arceaux du grenier d'abondance, est incomparable et vraiment original ? Ce fractionnement de la rivière barrée, traversée par la sombre et longue galerie d'où descendent, comme d'un pont couvert, les herses de clôture ; puis, les tours des vieilles fortifications qui se dressent sur les flots et les bords de la rivière ; les quatre bras qui partagent la nappe d'eau, dès qu'elle essaie de se déployer à l'entrée de la ville ; enfin, par delà les moulins, au bout de cet horizon de maisons de toute forme et de toute taille, la svelte flèche de la cathédrale et les masses de Saint-Thomas... convenez Monsieur, que ce tableau, bien des fois reproduit, mais toujours neuf, forme à l'une des extrémités occidentales de notre vieille cité un sujet d'étude pour le peintre observateur. L'historien local y trouve tout autant son compte. Nous touchons ici à l'un des points classiques de notre territoire municipal. Sur la rive gauche de la rivière, presque à partir du point où elle pénètre dans l'intérieur de la ville et le long du bras, transformé en canal régulier, s'élèvent les tristes murs de la maison de correction. Eh bien, ces bâtiments, je n'ose dire cet édifice, occupent la place et conservent quelques restes de l'ancienne maison de Saint-Jean dans l'Île-Verte (*im grüinem Woerth*).

[...]

Au moyen-âge, le côté sud-ouest de notre cité convenait parfaitement à un asile où la contemplation pût se réfugier. Vers 1166, un homme, violent dans sa jeunesse, mais converti plus tard par la grâce divine, Walther de Hünebourg, maréchal de l'évêché de Strasbourg, avait fondé le couvent Augustin de la Trinité hors des murs de Strasbourg, dans une île mélancolique, déserte, où les saules baignaient leur pâle verdure dans le cours de la rivière. A cette époque reculée, l'Ill, plus fractionnée encore que de nos jours, rejoignait par des canaux transversaux le cours d'eau de la Bruche, et formait du côté où s'étend aujourd'hui le faubourg National, un terrain insulaire assez vaste. Précisément deux siècles plus tard, en 1366, l'évêque de Strasbourg et l'abbé d'Altorf, dont relevait le couvent de la Trinité, permirent à un magistrat strasbourgeois, nommé Rulmann Meerswin, d'établir des prêtres séculiers dans cette maison de l'Île-Verte, qui tombait alors de vétusté. L'année suivante, l'abbé d'Altorf compléta cette première faveur, en cédant, à titre de propriété, à la famille Meerswin les constructions et le terrain environnant.

En 1368, quatre chapelains de l'ordre de Saint-Jean de Jérusalem, appelés par Meerswin, s'y fixèrent, avec l'agrément du pape avignonnais Urbain V ; en 1370, le grand-maître de l'ordre, alors en résidence à Rhodes, confirma cet établissement ; enfin en 1372, le grand-prieur de l'ordre de Saint-Jean en Allemagne lui donna un règlement. C'est depuis 1366, presque d'année en année, un progrès dans l'organisation de cette maison hospitalière, qui allait avoir son commandeur spécial dans la personne de Henri de Wolfach.

Mais qui était ce fondateur libéral, ce Rulmann Meerswin, dont nous prononçons le nom pour la première fois dans ces entretiens ?

Pour apprécier Meerswin, il faut connaître la société mystérieuse dont il faisait partie ; il faut savoir avec quels esprits d'élite il se trouvait en communion d'idées et de prières, avant de le juger soit comme donateur généreux à l'endroit de l'ordre de l'hôpital, soit comme auteur théologique du quatorzième siècle.

Vers le milieu de ce siècle, si riche en contrastes, à l'époque même où le fanatisme le plus hideux persécutait les Juifs, il s'était formé dans la vallée rhénane supérieure (*im Oberland*) une association, une vraie franc-maçonnerie religieuse, composée de penseurs, d'hommes voués à la contemplation, à la recherche du bien absolu. Pour eux le suprême bonheur c'était l'oubli de soi-même, la guerre implacable faite au sentiment égoïste, qui empoisonne le cœur et forme un obstacle insurmontable à la fusion de l'homme avec la divinité. Ne plus avoir de volonté individuelle, se laisser absorber par Dieu, s'abîmer en lui, se fondre en lui et avec lui, voilà le but auquel aspiraient ces amants ou amis de Dieu (*Gottesfreunde*) ; tel était le nom qu'ils se donnaient ou qu'on donnait à leur invisible confraternité. Loin de se séparer de l'Église, dont ils acceptaient tous les dogmes, loin de se séquestrer d'une manière absolue, loin de renoncer au siècle et de se vouer à une vie tout ascétique, les amis de Dieu conservaient des relations fréquentes avec le monde ; les hommes mariés ne se séparaient pas nécessairement de leurs femmes : ils

attendaient que la mort vînt manifester la volonté de Dieu et dénouer ces liens sacrés. Si je devais préciser en quoi les « amis de Dieu » se distinguaient du commun des hommes, je dirais qu'un symbolisme mystique faisait leur profession de foi intime. Ils croyaient aux rêves, aux visions prophétiques qui, selon eux, pouvaient, dans certains cas, révéler la volonté de Dieu ou rendre palpables des vérités immatérielles. Les extases, tantôt involontaires, tantôt provoquées, étaient fréquentes chez les adeptes de cette confrérie secrète ; ils étaient en communion avec le monde invisible, et leur corps était brisé par cette dangereuse familiarité avec un ordre de choses surnaturel. Chez eux l'imagination prédominait, tandis que chez d'autres mystiques du moyen âge, c'était une charité infinie ou la spéculation métaphysique.

Les ramifications de cette société – je ne puis dire de cette secte, car ce n'en était pas une – s'étendaient fort loin, le long du Rhin, en Suisse, en Italie, en Autriche, en Hongrie<sup>1</sup>.

Rulmann Meerswin était l'un des principaux adhérents de la doctrine. Lié d'amitié avec Nicolas de Bâle, le fondateur de l'Association<sup>2</sup>, peut-être avec quelque Italien de l'école du Dante, peut-être avec quelques chevaliers de Malte, qui avaient encore connu, par transmission orale, les doctrines secrètes du temple, Meerswin puisait évidemment ses inspirations dans l'un de ces courants d'idées qui, à plus d'une époque de l'histoire ecclésiastique, passait sur le front de quelques êtres prédestinés, et leur communiquait, comme au contact d'un fluide électrique, une force de pensée ou d'action incomprise du vulgaire.

Rulmann Meerswin était à la fois un homme pratique et un homme d'une piété rêveuse, amoureuse de l'allégorie, cherchant à prêter aux idées abstraites un corps visible, des formes tangibles, des couleurs propres à captiver la vue et à pénétrer dans l'âme par le médium des sens. Ainsi d'une part, Meerswin après des visions répétées contre lesquelles il se débat en vain, consacre à l'ordre de Saint-Jean de Jérusalem une maison dans sa ville natale, et donne ses soins au développement méthodique de cet asile ; mais il pénètre aussi dans les régions découvertes par Dante Alighieri, et consigne dans l'ingénieuse fiction « des Sept Rochers » [*Le Livre des neuf rochers*] ses rêves ou ses méditations sur le Salut.

Autour de Meerswin se dessinent, dans la maison de Strasbourg, quelques figures dignes de paraître dans ce cénacle : tel était Nicolas de Loefene, qui vint, dès 1366, s'établir dans l'Île-Verte ; Henri de Wolfach, le premier commandeur ; et Conrad de Brunsberg, grand-prieur de l'ordre en Allemagne, l'un et l'autre affiliés

---

<sup>1</sup> Koenigshoffen rapporte que l'on conservait à Saint-Étienne une main de sainte Attale dans un vase d'agate avec l'inscription suivante: *Gothe frit Gote frit cide lebre doeda*, ce qu'il explique par : *Gottes fried guter fried zeiten lebre tödtet*. En d'autres termes : la paix de Dieu est la seule bonne paix ; le dogme du siècle tue. Ne dirait-on pas que cette sentence du huitième ou neuvième siècle contient en germe la doctrine fondamentale des amis de Dieu ?

<sup>2</sup> [L'auteur emprunte cette thèse, aujourd'hui abandonnée, aux recherches de Charles Schmidt. Il est fort peu probable effectivement que Nicolas de Bâle soit l'Ami de Dieu de l'Oberland.]

sans aucun doute aux « amis de Dieu » ; Jean de Schaftolsheim, vicaire épiscopal, qui se trouve aussi en correspondance avec Nicolas de Bâle. Tous ces hommes tendaient évidemment vers le même but : sous leur costume officiel ils s'appliquaient à leur sanctification intérieure.

A la fin du quatorzième siècle, la maison fondée par Meerswin grandit en importance par l'adjonction ou incorporation de la commanderie de Schlestadt, qui datait de 1265, et qui s'était enrichie en 1307 des dépouilles des Templiers ; car le Tempelhof, ou la Cour-du-Temple d'Oberbergheim lui était échu en partage. L'union des deux commanderies de Strasbourg et de Schlestadt fut décidée dans un chapitre général tenu par le grand-bailliage d'Allemagne à Leimbach, près Landau. Dix-neuf ans plus tard, le grand-maître de l'ordre de Saint-Jean, Philippe de Naillac, ratifia cette opération, qui devait profiter aux deux communautés.

De nombreuses lettres impériales et épiscopales confirmèrent les privilèges de la maison de l'Île-Verte. Les souverains temporels, les pontifes, les prélats se montrèrent à partir du quatorzième jusqu'au dix-septième siècle, libéraux et bienveillants envers ce foyer d'active piété ; tandis que des luttes assez fréquentes eurent lieu entre la maison de Strasbourg et grande-maîtresse de l'ordre, dont les exigences en fait d'impôt excitaient souvent dans l'Île-Verte un vif sentiment d'opposition.

L'époque de la réforme à Strasbourg amena pour notre maison des épreuves difficiles. Les discussions avec le magistrat, qui avait officiellement adopté le nouveau culte, aboutirent pendant la seconde moitié de la guerre de Trente ans (en 1633) à la suppression totale de la commanderie. Il est juste de dire que les nécessités impérieuses de cette funeste guerre furent la cause principale de la confiscation. Les édifices de la commanderie tombaient dans le rayon des nouvelles fortifications ou des remparts que les ingénieurs avaient élevés sur la lisière occidentale de la ville.

Un demi-siècle plus tard (1686 à 1687), lorsque le gouvernement de Louis XIV s'appliquait en Alsace et à Strasbourg à cicatriser les blessures faites au culte catholique depuis 1521, l'église de Saint-Marc fut remise, par ordre du roi, entre les mains de l'ordre de Saint-Jean, à titre de compensation pour les pertes essuyées et en échange des terrains et des bâtiments de l'Île-Verte. Douze prêtres de l'ordre de Malte s'établirent dans cette nouvelle commanderie ; l'un d'eux remplissait même les fonctions de curé dans cette ancienne église paroissiale de Saint-Marc, qui prit le nom d'église de Saint-Jean.

De 1687 à 1789, l'histoire de l'ancienne fondation de Rulmann Meerswin, transférée sur un nouveau terrain, ne présente plus d'incidents majeurs. Sur l'ancien emplacement, et en partie dans les bâtiments qui ont échappé à l'expropriation forcée de 1633, se trouve aujourd'hui la prison départementale : singulier changement de destination que celui qui de Walther de Hünebourg, de Rulmann et de la croix de Malte vient aboutir à un greffe, à des salles de travail manuel et à des cachots.

L'église de Saint-Jean, c'est-à-dire l'ancienne église de Saint-Marc, conserve le nom qu'elle tient du traité d'échange et de cession de 1687 ; dans les édifices attenants au temple paroissial, c'est-à-dire dans la commanderie du dix-huitième siècle, on a établi le Mont-de-Piété du dix-neuvième et des écoles communales.

Parmi les noms des commandeurs de l'Île-Verte, il s'en trouve plus d'un qui dénote une origine alsacienne. Leur existence modeste n'a pas exercé d'influence marquée sur l'ensemble de l'histoire de l'ordre ; on dirait que, perdus dans l'Europe centrale, ils ont échappé au courant qui entraînait les chevaliers de Malte à faire face à l'Orient, dont ils avaient été expulsés ; on ne tenait compte des commanderies d'Alsace que lorsqu'il s'agissait de prélever des contributions.

Indépendamment des maisons réunies de Strasbourg et de Schlestadt, l'ordre possédait encore dans la Basse-Alsace celle de Wissembourg, puis celle de Dorlisheim, dont l'enclos a passé entre les mains d'un propriétaire qui porte un nom historique presque contemporain de l'établissement des chevaliers de l'hôpital de Jérusalem<sup>3</sup>.

Notre fonds de l'ordre de Saint-Jean est très-vaste : indépendamment des bulles, diplômes et patentes, il renferme des donations et des legs, une correspondance variée, une interminable série de titres de propriété, de baux et de renouvellements de biens, qui portent sur deux cents communes, des circulaires, des colligendes, des pièces de comptabilité en masse. La custodie de la maison, c'est-à-dire l'ensemble des documents qui se rapportent à cette importante fonction, forme dans cette collection une annexe spéciale.

Je ne pense pas que vous conserviez le désir d'entrer dans le détail de ces documents ; mais vous me permettrez de feuilleter devant vous quelques volumes de l'ancienne bibliothèque de la maison ; cette revue, très-sommaire du reste, complétera un peu les notions que j'ai données tout à l'heure sur l'origine de la commanderie de l'Île-Verte.

Voici un volume manuscrit du quatorzième au quinzième siècle, qui porte le titre d'*Épistolaire (dis ist das brife büchel)* inscrit sur l'une des planches de la reliure ; et, sur l'autre, la recommandation de garder soigneusement le manuscrit qui contenait, sur ses 82 feuillets, entre autres une série de lettres adressées par l'ami invisible de Rulmann Meerswin aux prêtres séculiers qui, dans l'origine, habitaient la maison de Saint-Jean, puis aux chapelains, au premier commandeur, Henri de Wolfach, à Jean de Schaftolsheim, vicaire épiscopal, enfin à Rulmann Meerswin lui-même. Cette correspondance de Nicolas de Bâle est copiée de la main de Nicolas de Loefene, l'un des premiers conventuels de la maison de Strasbourg, et probablement affilié lui-même – du moins au second degré – à la Société des « amis de Dieu » ; elle a, par conséquent, un caractère d'indubitable authenticité, et ouvre des échappées de vue sur les opinions ou plutôt sur la foi des *Gottesfreunde* et sur des faits moitié réels, moitié légendaires, touchant à la vie intime de Nicolas de Bâle.

---

<sup>3</sup> Le baron Wangen de Geroldseck.

Indépendamment de cette correspondance à la fois mystique et mystérieuse, où de loin en loin surgissent quelques noms propres de messagers ou d'affiliés, ce livre manuscrit renferme deux petits cahiers de la main même de Rulmann Meerswin sur les quatre premières années de ses luttes intérieures et de sa conversion – véritable révélation psychologique ; – puis un récit sur l'origine miraculeuse de la maison de l'Île-Verte, rédigé peut-être par le mystérieux ami de Rulmann. Grâce à cette notice, nous sommes initiés dans les fluctuations cruelles que durent traverser les deux amis avant de se mettre à l'œuvre ; stimulés par des visions presque identiques et simultanées qui leur prescrivaient de construire dans l'Île-Verte un nouveau sanctuaire et un couvent, ils résistent d'abord l'un et l'autre à cet appel ; ils regimbent contre l'aiguillon invisible qui laboure leurs flancs : Rulmann Meerswin trouve que les couvents et les églises surabondent ; que ce qui fait défaut à ce siècle de perdition, ce ne sont pas les édifices consacrés à Dieu, mais les hommes voués à une existence pure et sainte ; il lui semble qu'il serait plus utile de découvrir et d' enrôler de bons conventuels que d'élever à grands frais des cloîtres où règne la solitude. Mais les visions reviennent ; et c'est par les visions répétées que les « amis de Dieu » reconnaissent surtout l'inspiration véritable. Nicolas de Bâle, plus ferme, plus impératif que son ami de Strasbourg, insiste ; et, sur les fondements du couvent de la Trinité, s'élèvent successivement – toujours sur l'injonction des voix intérieures – maison d'habitation, église, chœur, chapelle, cloître ogival ; les halliers de l'île font place à des jardins, et Rulmann lui-même renonce à la vie du siècle ; il vient se confiner et mourir dans l'asile qu'il a si libéralement ouvert à l'ordre de l'hôpital.

Après le décès de ce pieux donateur (1382), qui avait seul le secret de la retraite ou du séjour temporaire de Nicolas de Bâle, les hospitaliers de Strasbourg, désireux de rester en rapport avec les amis de Dieu, firent de vaines tentatives pour renouer les fils qui s'étaient rompus avec la mort de Rulmann ; ils envoyèrent des messagers de confiance dans plusieurs localités de la Suisse, par exemple, dans le couvent d'Engelberg, mais sans succès ; ils durent se résigner à jouir du bienfait sans connaître le bienfaiteur.

Un écrit, de la main de Nicolas de Bâle, dans le même manuscrit, relate la conversion miraculeuse de cinq de ses fidèles acolytes<sup>4</sup> (*das Buch von den fünf Mannen*) ; mais les indications biographiques, au point de vue du monde réel, sont aussi très-vagues. Il y avait dans toute cette organisation une évidente tendance à se soustraire à toute inspection ecclésiastique et politique. Cela n'empêcha point Nicolas de Bâle de tomber martyr de sa doctrine. Convenons d'ailleurs que la réforme qu'il essayait d'accomplir sur les âmes, aurait présenté de graves inconvénients si elle s'était répandue dans les masses avec son alliage mystique ; de véritables dangers en résultaient, du reste, pour l'organisation hiérarchique de l'église.

Une vague tradition porte que Nicolas de Bâle, déjà fort avancé en âge, aurait fait, vers 1377, une tournée à Rome, pour gagner le Pape à son œuvre de

---

<sup>4</sup> [En fait quatre, car le cinquième homme est l'Ami de Dieu lui-même. *Note de l'É.*]

régénération intérieure ; que, plus tard, ému par le grand schisme d'Occident qui venait d'éclater, il n'aurait pu maîtriser l'indignation que lui causaient les troubles où l'on jetait témérairement l'Église chrétienne, et qu'il aurait péri sur un bûcher, à Vienne, en Dauphiné.

J'ai déjà parlé incidemment de l'ouvrage mystique de Rulmann Meerswin. Les Sept Rochers, primitivement écrits en allemand, existent, traduits en latin, dans notre collection, et remplissent un volume in-fol, de 50 feuillets.

Donner une froide et incomplète analyse de ce dialogue entre Rulmann et une voix mystérieuse, ce serait dépouiller de son caractère propre cette composition inspirée au fondateur de la maison de l'Île-Verte par la pensée directrice de sa vie, par cet irrésistible élan vers le salut éternel. Dire en quelques lignes les aspirations qui pour cette âme aimante se traduisaient en un langage symbolique, ce serait effacer le coloris et même les contours d'un tableau, et n'en laisser subsister que la sèche légende inscrite au bas du cadre, ou pour rendre ma pensée d'une manière plus nette encore, ce serait donner le squelette d'un sermon, en supprimant les développements et en écartant la figure de l'orateur, l'animation de son geste, toutes les manifestations qui introduisent dans le foyer de vie dont elles émanent. Essayez donc de donner une idée de Dante, par les sommaires des chants de la Divine comédie ! Et pour saisir la valeur, la portée de cette fiction qui pour Rulmann Meerswin était une réalité, il aurait fallu, avant toute chose, initier vos lecteurs dans toutes les angoisses de cette âme tourmentée avant sa régénération intérieure.

Qu'il suffise donc de savoir que les visions allégoriques, j'allais dire apocalyptiques, dont l'auteur entretient ses frères de l'Île-Verte – car c'est à eux qu'il destinait son poème ou son traité – devaient personnifier les tentations qui viennent assaillir les hommes, lorsqu'ils se mettent sérieusement en route pour gagner le ciel. Le dogme de la chute de l'homme et de sa rédemption est expliqué par des formes ou des images visibles ; et les plaies qui affligent l'humanité, les vices qui la déshonorent à tous les degrés de l'échelle sociale, dans l'Église et hors de l'Église, donnent lieu à des plaintes élégiaques, à des tableaux satyriques que l'on dirait inspirés par l'un des grands moralistes modernes.

Dans l'ensemble de cette composition dantesque, on reconnaît, à ne pas s'y méprendre, la faculté dominante « des amis de Dieu », cette imagination créatrice qui les transporte, sur des ailes de flammes dans un monde surnaturel et donne à des visions le caractère de faits biographiques.

Dans ces organisations exceptionnelles, la réalité et la fiction se touchaient de si près, que l'on ne peut plus dire où l'une finit, où l'autre commence ; sur les confins des deux mondes, du monde des sens et du monde futur, ces hommes dévorés à la fois par l'amour divin et par le culte de l'humanité, tiennent à la terre par la racine de leur être matériel, et percent à travers les nuages jusqu'au fond des cieux dans les moments où toutes leurs facultés sont surexcitées par l'extase.

On verra peut-être d'un autre œil les murs sombres et informes de la maison de correction, maintenant que l'on sait quels étaient leurs habitants d'autrefois ; que

Rulmann Meerswin a donné corps dans cette enceinte à ses poétiques et pieuses hallucinations ; que Nicolas de Loefene y consacrait ses veilles à recopier soigneusement les lettres de Nicolas de Bâle ; que Conrad de Brunsberg, maître de l'ordre en Allemagne, venait s'y abriter sur la fin de ses jours ; que, sur le bord de ces eaux silencieuses, s'échangeaient les mystérieux messages entre le fondateur de la maison et son ami caché, mais toujours actif, jusqu'au jour néfaste, où les flammes dévorèrent cette existence vouée à la régénération du monde chrétien.

Je n'en ai point fini avec la bibliothèque de la maison de l'Île-Verte. Comme je serais tenté de décrire « le Livre des abeilles », recueil d'historiettes morales et légendaires, de conseils, de maximes, à l'usage des religieux ! – et « le Livre des sentences », recueil de discussions, de dissertations théologiques du quinzième siècle ; et un autre volume de la même époque, bizarre amalgame de notes diverses, par exemple : d'un dictionnaire de mots techniques du droit, d'une instruction sur les degrés de parenté, de lettres pontificales et épiscopales, réglant des points de discipline ; d'un livre de morale « sur le culte de la vertu », dédié à un landgrave de Hesse, qui en aura profité, il faut le croire charitablement. Ce même manuscrit contient un dialogue « sur la prospérité du roi et du royaume de France » ; les interlocuteurs sont : Martin-le-Frank, prévôt de Lausanne ; Jean Bertonelli, précepteur de Saint-Antoine d'Issenheim, dans le Haut-Rhin, et Pierre Heroncellus. Quel bizarre pot-pourri ! mais avant la vulgarisation des livres par l'imprimerie, de semblables collections avaient une véritable valeur pour l'intérieur d'une maison religieuse.

Un autre manuscrit, du seizième siècle, confie la copie d'un opuscule sur l'origine de la maison de l'Île-Verte ; un abrégé des statuts de la maison ; un poème allemand, traduit du latin de Jean Regalis, chevalier de Saint-Jean, sur les privilèges de l'ordre, etc.

L'histoire des chevaliers de Saint-Jean-de Jérusalem trouverait quelques matériaux épars dans un volume du quinzième siècle, contenant les statuts à partir de Raymond du Puy, premier grand-maître (1118-1162), jusqu'à Philippe de Naillac (1396-1421), la liste des dignitaires depuis Gérard, custode de l'hôpital de Saint-Jean de Jérusalem, jusqu'au grand-maître Roger du Pin ; avec une notice biographique accolée à chaque nom.

Décidément je m'arrête... tomber dans la sécheresse d'un catalogue de librairie, après s'être promené un instant sous les saules de l'Île-Verte et dans les régions de l'allégorie, c'est mal finir. Soyez indulgent, Monsieur, à cette passion désintéressée, qui s'attache à quelques feuillets, sur lesquels s'est posée la main de Rulmann Meerswin, et à ces volumes que les commandeurs de Saint-Jean de Strasbourg avaient réunis pour l'instruction et l'édification des chevaliers, des chapelains, des prêtres et des servants attachés à la Commanderie alsacienne.



[Extrait de Louis Adolphe Spach, « Lettres sur les Archives départementales du Bas-Rhin », Strasbourg, 1862.]

Les *Cahiers de l'Île Verte* sont une publication en ligne du site

D'ORI  
ENT &  
D'OCC  
IDENT

Responsable : Jean Moncelon  
Correspondance : [jm@moncelon.fr](mailto:jm@moncelon.fr)

Tous droits réservés  
2010